sième étage de la rue de la Michodière, et moi dans un palais?

Ces idées ne m'ont pas quitté un instant, et Dieu, qui m'a fait la grâce de me les mettre devant les yeux, a voulu sans doute m'inspirer le plus profond mépris pour toutes les grandeurs.

Le prince est mort chrétiennement et avec résignation : sa pauvreté ne l'a jamais abattu; il a toujours conservé une douce gaieté. Il a prescrit dans son testament qu'on ferait dire une messe de *Requiem* pour Charles IV, une pour Marie-Louise et une autre pour Ferdinand VII. Une vingtaine de personnes seulement assistaient à ses funérailles. On transportera probablement son corps à Badajoz.

Je n'ajoute que mille tendresses pour ma bonne mère, et je suis votre fils obéissant

JUAN.

---

## LETTRES A Mgr GAUME

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

### I

Berlin, le 24 août 1849.

Monsieur,

Les mots espagnols que vous soulignez dans l'inestimable lettre que je viens de recevoir me portent à

vous écrire dans ma propre langue, attendu qu'il m'est très-difficile de m'exprimer avec quelque correction dans les langues étrangères.

Avant tout, je vous dois un million de remercîments pour la bonté que vous avez eue de m'envoyer un exemplaire de l'ouvrage dans lequel vous avez sondé si résolûment et si profondément les abîmes de cette société mourante[1]. La lecture en a été pour moi tout ensemble extrêmement triste et délicieuse : extrêmement triste par la révélation de grandes et de formidables catastrophes ; délicieuse par la manifestation sincère de toute la vérité. La vérité est toujours délicieuse, lors même qu'elle est triste.

Mes opinions et les vôtres sont à peu près de tout point identiques. Ni vous ni moi n'avons aucune espérance. Dieu a fait la chair pour la pourriture, et le couteau pour la chair pourrie. Nous touchons de la main à la plus grande catastrophe de l'histoire. Pour le moment, ce que je vois de plus clair, c'est la barbarie de l'Europe et sa dépopulation avant peu. La terre par où a passé la civilisation philosophique sera maudite; elle sera la terre de la corruption et du sang. Ensuite viendra... ce qui doit venir.

Jamais je n'ai eu ni foi ni confiance dans l'action politique des bons catholiques. Tous leurs efforts pour réformer la société par le moyen des institutions publiques, c'est-à-dire par le moyen des assemblées et

[1] *Où allons-nous? coup d'œil sur les tendances de l'époque actuelle.*

des gouvernements, seront perpétuellement inutiles. Les sociétés ne sont pas ce qu'elles sont à cause des gouvernements et des assemblées : les assemblées et les gouvernements sont ce qu'ils sont à cause des sociétés. Il serait nécessaire par conséquent de suivre un système contraire : il serait nécessaire de changer la société, et ensuite de se servir de cette même société pour produire un changement analogue dans ses institutions.

Il est tard pour cela comme pour tout. Désormais la seule chose qui reste, c'est de sauver les âmes en les nourrissant, pour le jour de la tribulation, du pain des forts.

En attendant, rien ne pouvait m'être personnellement plus agréable et plus flatteur que d'obtenir le suffrage d'un homme aussi éminent que vous et d'entrer en relation avec lui, à l'occasion des grands bouleversements de l'Europe.

Je vous prie donc avec instance de vouloir bien agréer l'expression de la reconnaissance avec laquelle je suis, etc.

## II

Madrid, le 31 août 1850.

Mon très-cher monsieur,

A mon retour à Madrid d'un voyage à Salamanque, j'ai trouvé, avec votre précieuse lettre du 8, les deux

opuscules dont vous me parlez. J'ai lu et la *Profanation du dimanche* et l'*Europe en* 1848, sur l'organisation du travail, le communisme et le christianisme.

L'un et l'autre m'ont paru admirables. Il est impossible de renfermer en moins de pages un plus grand nombre de vérités, de ces vérités dont la puissante vertu suffirait pour nous sauver et pour sauver les générations futures. Clarté, sobriété, profondeur, génie, toutes ces qualités brillent dans ces opuscules. Si, comme vous me l'avez annoncé, vous continuez votre publication, vous serez un des hommes qui auront le plus contribué à la restauration religieuse et sociale en ce temps-ci.

Vous faites bien d'adresser vos opuscules plutôt au peuple qu'aux classes moyennes. Ces dernières, gangrenées jusqu'à la moelle des os, ne sortiront pas de leur léthargie à coups d'opuscules, mais à coups de catastrophes. Quant au peuple, son mal n'est pas aussi désespéré; et un homme comme vous, qui lui parle avec amour et conscience, peut contribuer à l'éloigner des abîmes où il court. J'espère que Dieu vous secondera dans une entreprise si ardue et si méritoire.

Mon ouvrage sur le *christianisme*, le *libéralisme*, etc., devait être long : un incident le rendra court. Il doit être publié dans la *Bibliothèque nouvelle*. Or, comme les limites de cette bibliothèque sont étroites, et que je ne veux pas l'envahir, j'ai réduit mon ouvrage, qui, dans le plan primitif, devait avoir deux ou trois volumes, à un seul volume.

J'aurais vivement désiré que vous l'eussiez traduit. Vous auriez pu m'être utile non-seulement en faisant une traduction exacte et élégante, mais encore et principalement en m'aidant de vos lumières, afin que mon œuvre fût moins imparfaite. Obligé par mon sujet à traiter des matières théologiques dans lesquelles vous êtes si fort et moi si faible, votre direction m'eût été très-utile et même nécessaire. Mais il n'y a plus de remède : l'ouvrage se traduit en ce moment, il doit paraître en même temps à Paris et à Madrid. De toute manière je vous dois un million de remercîments auxquels je joins les compliments les plus empressés.

Votre ami de cœur, etc.

## III

Paris, le 25 avril 1851.

Monsieur et cher ami,

J'ai reçu, en Espagne, la lettre par laquelle vous m'annoncez l'ouvrage que vous allez publier : il me tardait vivement de pouvoir le lire. Ici j'ai reçu votre excellente lettre du 11, et l'ouvrage que votre extrême modestie me prie d'examiner[1]. D'une part, les innombrables visites qui sont l'écueil et le fléau de la vie diplomatique ; d'autre part, les solennités religieuses qui

[1] *Le ver rongeur des sociétés modernes*, ou le *Paganisme dans l'éducation*.

viennent de passer, m'avaient empêché jusqu'à présent d'examiner votre ouvrage et de répondre à votre lettre.

Votre livre est excellent. Il n'y a que deux systèmes possibles d'éducation : le chrétien et le païen. La restauration du dernier nous a conduits à l'abîme où nous sommes, et nous n'en sortirons certainement que par la restauration du premier. Cela veut dire que je suis complétement d'accord avec vous, et que je crois que votre ouvrage doit être publié et répandu.

L'exécution répond au sujet. Vous êtes toujours clair, logique, perspicace, et personne jusqu'à ce jour n'a mis aussi décidément que vous le doigt dans la plaie. Marchez dans cette voie, et vous aurez bien mérité de Dieu et des hommes.

Je regrette bien vivement que vos occupations vous aient empêché de rester ici quelques jours de plus; votre conversation m'eût fait grand bien. L'espérance que vous me donnez d'un prochain voyage à Paris me console. Dieu voudra que nous nous connaissions personnellement.

En attendant, croyez-moi votre ami de cœur, etc.

---

*Œuvres de Donoso Cortès.*
Seconde édition, 1862.
Paris : Librairie d'Auguste Vaton, éditeur.
http://www.liberius.net